

Nicanor Parra

**POÈMES
ET
ANTIPOÈMES**

Traduit du castillan par
Asenat Z.
et Mickaël André

Note des traducteurs

Cette traduction date des années 2013-14. C'est d'abord pour rendre accessible la poésie de Nicanor Parra à nos ami-e-s que nous l'avons faite. Ce furent de bonnes après-midis de travail à lire, à discuter, à se lire aussi, en castillan et en français.

Nous avons tenté de la faire publier, sans beaucoup d'ardeur toutefois. Nous ne savions pas bien par où commencer, nous ne connaissions personne. Nous avons passé des coups de téléphone et écrit des mails, nous avons cru à un moment que cela allait marcher mais... obtenir les droits semblait plus compliqué que prévu. Amateurs que nous sommes, nous n'y comprenions pas grand chose et nous avons laissé tomber.

Cette année 2017 a vu paraître chez Seuil une anthologie de Nicanor Parra en édition bilingue, avec des traductions de Bernard Pautrat. Voilà donc où les droits étaient engagés ! Le travail est énorme et va bien au-delà de ce que nous avons fait. Cela rend enfin disponible aux lecteurs francophones une grande partie de la poésie de Parra.

Quant à notre traduction, bien qu'elle n'ait aucun droit d'existence, elle existe pourtant. C'est pourquoi nous choisissons aujourd'hui de la rendre disponible au-delà de nos cercles amicaux. Puisse t-elle vous donner un (juste) goût de la poésie de Parra.

I

SYMPHONIE DE BERCEAU

Un jour me promenant
Dans un parc anglais,
Sur un angelorum
Sans vouloir je tombai.

Il dit, bien le bonjour,
Je lui répondis,
Il parlait castillan
Alors que moi français.

Dites-moi, don ángel,
Comment va monsieur.

Il me tendit la main,
Je lui pris le pied :
Ah il faut voir, messieurs,
Ce que d'un ange on sait !

Vantard comme le cygne,
Froid comme le rail,
Gros comme le dindon
Et comme vous bien laid.

Il me fit un peu peur
Mais je ne fuis pas.

Je lui cherchai les plumes,
Je lui en trouvai,
Dures comme la dure
Coquille du brochet.

Qui sait ç'aurait bien pu
Être Lucifer !

Énervé contre moi,
Il voulut frapper
De son épée en or,
Mais moi je l'esquivai.

Un ange si absurde
Je ne veux plus voir.

Dans un éclat de rire
Je dis good bye sir,
Passez votre chemin,
Que la vie vous sourit,
Qu'une auto vous écrase,
Que le train vous tue.

Ici finit l'histoire,
Un, deux, trois, rideau.

DÉFENSE DE L'ARBRE

Pourquoi fixes-tu cette pierre
De tes yeux en forme d'amande
Avec en toi l'idée impure
De la renverser contre l'arbre.
Qui ne fait de mal à personne
Ne mérite si mauvais sort.
Sauf perdu dans ses pensées
Ou mélancolique oranger
L'homme lui doit à chaque fois
Considération et respect :
Le garçon pervers qui le blesse
Blesse là son père et son frère.
Je ne comprends pas, franchement,
Qu'un même enfant puisse à la fois
Avoir un geste si indigne,
Être si blond et délicat.
Ta mère ne se doute pas
Qu'elle a là c'est sûr un ingrat,
Elle te pense tout un homme,
Moi c'est le contraire je crois :
Il n'y a dans tout le Chili
Enfant de si mauvais desseins.
Pourquoi fixes-tu cette pierre
Comme un poignard empoisonné,
Toi qui comprends bien clairement
La grande personne qu'est l'arbre !
Il donne le fruit délicieux,
Plus que le lait, plus que le nard,
Son bois est d'or pendant l'hiver,
Son ombre d'argent en été
Et, ce qui compte plus encore,
Il crée les oiseaux et les vents.
Réfléchis bien et reconnais
Qu'il n'est pas d'ami comme l'arbre,

Qu'importe où ton regard se tourne
Il est toujours à tes côtés,
Qu'en terre ferme tu te trouves
Ou sur une mer agitée,
Que dans le berceau tu balances
Ou bien un jour agonisant,
Plus fidèle que le miroir,
Plus obéissant qu'un esclave.
Médite un peu ce que tu fais
Regarde que Dieu te regarde,
Prie que le seigneur te pardonne
D'un si gravissime péché
Que plus jamais la pierre ingrate
Ta main ne refasse siffler.

CATALINA PARRA

Parcourant solitaire
Une étrange cité
Qu'advientra t-il de notre
Catalina Parra.

Combien de temps, un an,
Que je n'ai eu nouvelle
De cette mémorable
Catalina Parra.

Impénitente pluie
Qui à seaux se déverse
Où ira donc la pauvre
Catalina Parra.

Je voudrais tant savoir !
Mais on ne me dit pas

Où le destin t'emmène
Catalina Pálida.

Ce que je sais c'est tout
Lorsqu'à cela je pense
C'est que dans te revoir
Je tiens mon espérance.

Même t'apercevoir
Ne serait-ce qu'au loin
Enfant inoubliable,
Catalina Parra.

Ah fille de mes jours
Tant de fois comparée
Avec les rutilantes
Lumières aurorales !

Ô amour disparu,
Lueur emprisonnée !
Que la rose jamais
Ne perde sa fragrance.

INTERROGATIONS À L'HEURE DU THÉ

Cet homme livide ressemble
À un personnage d'un musée de cire ;
Il regarde à travers les voilages déchirés :
Qu'est-ce qui compte le plus, l'or ou la beauté ?
Le ruisseau qui court
Ou le chiendent sur la berge ?
Au loin on entend une cloche
Qui ouvre une blessure de plus, ou qui la referme :
Qu'est-ce qui est le plus réel, l'eau de la fontaine

Ou la jeune fille qui s'y regarde ?
Personne ne sait, les gens passent leur temps
À construire des châteaux sur le sable :
Qu'est-ce qui est supérieur, le verre transparent
Ou la main de l'homme qui l'a créé ?
L'atmosphère qu'on respire est fatiguée
De cendre, de fumée, de tristesse :
Ce qu'on a vu une fois, on ne le revoit plus
De la même façon, disent les feuilles mortes.
L'heure du thé, tartines, margarine,
Le tout enveloppé dans une espèce de brume.

UN JOUR HEUREUX

Ce soir, j'ai passé des heures à flâner
Dans les rues solitaires de mon village
J'allais accompagné du doux crépuscule
Mon bon ami, le seul qu'il me reste.
Tout est encore comme alors, l'automne
Et sa diffuse lumière de brume,
Sauf que le temps a tout recouvert
De son pâle manteau de tristesse.
Je n'avais jamais pensé, croyez-moi,
Revoir un jour cette terre bien-aimée,
Là j'y repose le pied et je me demande
Comment j'ai bien pu m'éloigner de sa porte.
Rien n'a changé, ni les murs blancs des maisons
Ni leurs vieilles et grandes portes en bois.
Tout est à sa place ; les hirondelles
Sur la tour la plus haute de l'église ;
L'escargot dans le jardin ; et la mousse
Sur les mains humides des pierres.
Sans aucun doute, c'est ici le royaume
Du ciel bleu et des feuilles mortes

Dans lequel tout, chaque chose possède
Sa singulière et placide légende :
Même la pénombre, où je reconnais
Le regard céleste de ma grand-mère.
Voilà donc les faits mémorables
Qui marquèrent ma plus tendre jeunesse,
La poste dans un coin de la place
Et l'humidité dans les vieilles murailles.
Me voilà bien, mon Dieu ! Nul ne sait
Apprécier le bonheur véritable,
Quand on imagine en être le plus loin
C'est là justement qu'on en est le plus proche.
Pauvre de moi ! Quelque chose me dit
Que la vie n'est rien d'autre que chimère ;
Une illusion, un rêve sans bords,
Un petit nuage qui passe.
Ne nous perdons pas, je ne sais plus ce que je dis
L'émotion embrouille mes pensées.
Le temps des heures mortes déjà venu
Alors que je me lançais dans mon étrange entreprise,
L'une après l'autre, en vagues silencieuses,
Les brebis retournaient à l'étable.
Je les ai saluées en personne, toutes,
Puis je me suis retrouvé devant le bois
Qui alimente les oreilles du voyageur
De sa musique secrète et ineffable,
Cela m'a rappelé la mer et j'ai compté les feuilles
Pour rendre hommage à mes sœurs disparues.
Tout était parfait. J'ai poursuivi mon voyage
Comme quelqu'un qui de la vie n'attend rien.
Je suis passé devant la roue du moulin,
Je me suis arrêté devant un magasin :
L'odeur du café est toujours la même,
C'est toujours la même lune dans ma tête ;
Entre la rivière d'alors et celle d'aujourd'hui
Je ne distingue aucune différence.
Je le reconnais bien, voici l'arbre

Que mon père planta devant la porte
(Illustre père qui à la belle époque
Sut se montrer meilleur qu'une fenêtre ouverte).
Je me risque à affirmer que sa conduite
Était une fidèle copie du Moyen-Âge
Quand le chien pouvait dormir en paix
Sous l'angle droit d'une étoile.
En un tel instant je me sens envahi
Par le parfum délicat des violettes
Que mon adorable mère cultivait
Pour guérir la toux et la tristesse.
Combien de temps a passé depuis lors
Je ne saurais le dire avec certitude ;
Tout est identique, c'est sûr,
Le vin et le rossignol sur la table,
Mes frères cadets à cette heure
Doivent revenir de l'école :
Sauf que le temps a tout effacé
Comme une blanche tempête de sable !

C'EST L'OUBLI

Je le jure, je ne me rappelle pas même son nom,
Mais je mourrai en l'appelant Marie,
Non par simple caprice de poète :
À cause de son allure de place de province.
Lointaine époque ! Moi un épouvantail,
Elle une jeune fille pâle et sombre.
C'est un soir, au retour du lycée,
Qu'on m'apprit sa mort, une mort injuste,
La nouvelle était si inattendue
Qu'à l'entendre, je versai une larme.
Une larme, oui, qui l'aurait cru !
Moi qui pourtant ne manque pas de ressources.

Si je dois donner crédit aux paroles
De ceux qui portèrent la nouvelle
Il me faut croire, et sans l'ombre d'un doute,
Qu'elle est morte avec mon nom sur la pupille.
Une chose surprenante car jamais
Elle ne fut pour moi rien d'autre qu'une amie.
Jamais je n'eus avec elle plus que de simples
Relations de stricte courtoisie,
Rien de plus que des mots, des bavardages
Et de temps à autre, le passage d'une hirondelle.
Je fis sa connaissance au village (du village
Il ne reste qu'une poignée de cendres),
Mais jamais je ne vis en elle un autre destin
Que celui d'une jeune fille triste et pensive.
L'impression était telle que j'en vins
A lui donner le nom céleste de Marie,
Circonstance qui prouve clairement
L'exactitude centrale de ma doctrine.
Il se peut qu'une fois je l'eusse embrassée,
Qui est celui qui n'embrasse pas ses amies !
Mais gardez à l'esprit que je le fis
Sans bien me rendre compte de ce que je faisais.
Je ne nierai pas, c'est certain, que j'appréciais
Sa compagnie immatérielle et vague
Qui était comme cet esprit serein
Qui anime les fleurs domestiques.
Il me serait impossible d'occulter
L'importance de son sourire
Ou de trahir son influence positive
Qui jusque sur les pierres s'exerçait.
Ajoutons encore que de la nuit
Ses yeux étaient une source digne de confiance.
Mais malgré tout, il vous faut bien comprendre
Que je ne l'aimais pas,
Je l'aimais seulement de ce vague sentiment
Avec lequel on parle d'un parent malade.
Et cependant, il reste, cependant,

Je m'en émerveille encore aujourd'hui,
Cet exemple fou et sans précédent
De mourir avec mon nom sur la pupille,
Elle, multiple rose immaculée,
Elle qui était un éclairage légitime.
Ils ont raison, ils ont raison, les gens
Qui passent leur temps à se plaindre jour et nuit
Que le traître monde dans lequel nous vivons
A bien moins de valeur qu'une roue à l'arrêt.
Une tombe est bien plus honorable,
Il vaut mieux un lit de feuilles humides.
Rien n'est vrai, ici rien ne perdure,
Pas même la couleur du verre par lequel on regarde.

Aujourd'hui est un jour bleu de printemps,
Je crois que je mourrai de poésie,
De cette célèbre jeune fille mélancolique
Je ne me rappelle pas même le nom.
Je sais seulement qu'elle passa sur ce monde
Comme une colombe fugitive :
Je l'ai oubliée sans le vouloir, lentement,
Comme toutes les choses de la vie.

CHANSON POUR LA MER

Rien ne pourra soustraire à ma mémoire
La lumière de cette mystérieuse lampe,
Ni à mes yeux son résultat
Ni sur mon âme son impression.
Tout, le temps peut tout et cependant
La mort même, je crois, ne l'effacera pas.
Je viens pour m'expliquer, si vous le permettez,
Du meilleur écho qu'ont les mots dans ma gorge.
En ce temps-là, je ne comprenais pas,

Honnêtement, comment je m'appelais,
Je n'avais pas encore écrit mon premier vers,
Pas encore versé cette première larme ;
Mon cœur n'était ni plus ni moins
Que le kiosque oublié d'une place.
Mais un beau jour il advint que mon père
Fût exilé au sud, à la lointaine
Île de Chiloé, là où l'hiver
Ressemble à une ville abandonnée.
Je partis avec lui et par un clair matin
Nous voilà arrivés déjà à Puerto Montt.
Ma famille habitait, et ce depuis toujours,
Dans la vallée centrale ou bien dans la montagne
Et c'est pourquoi jamais, ne serait-ce qu'en rêve,
On ne parla, chez nous, de la mer.
À ce propos je savais juste
Ce qu'à l'école publique on enseigne
Et quelques vagues histoires de contrebande
Racontées pour mes sœurs dans des lettres d'amour.
Nous descendons du train sous les drapeaux
Et un solennel festival de cloches
Quand mon père m'attrape par le bras
Et dirigeant son regard vers la blanche,
Libre et éternelle écume qui au loin
Navigue en direction d'un pays inconnu,
Comme récitant une prière il me dit
D'une voix que mon oreille garde intacte :
« Voici, mon garçon, la mer ». La mer sereine,
La mer qui baigne de cristal la patrie.
Je ne saurais dire pourquoi, mais c'est le cas,
Une force sans nom soudain emplit mon âme
Et sans envisager, sans même suspecter
La véritable ampleur de ma campagne,
Je me mets à courir vers la plage
Comme un désespéré, sans cohérence aucune,
Et en un instant mémorable je me trouve
Devant cette grande princesse des batailles.

C'est alors que j'avance mes bras
Sur la surface ondulante des eaux,
Le corps rigide, les pupilles fixes,
Dans la vérité sans fin de la distance,
Sans qu'en moi un seul cheveu ne bouge,
Comme l'ombre bleue que laissent les statues !
Combien de temps dure notre salut
Les mots ne sauraient le dire.
Je dois seulement ajouter que ce jour-là
Naquit en mon esprit l'inquiétude et l'angoisse
De faire en vers ce que de vague en vague
Dieu sans repos créait devant mes yeux.
Depuis lors date cette fervente
Et brûlante soif qui m'entraîne :
C'est qu'en vérité, depuis que le monde existe,
La voix de la mer résonnait en mon être.

II

DÉSORDRE DANS LE CIEL

Un curé, sans savoir comment,
Parvint jusqu'aux portes du ciel,
Il frappa du marteau de bronze,
Saint Pierre vint pour lui ouvrir :
« Laisse-moi donc entrer sinon
Je te coupe les chrysanthèmes. »
D'une voix répondit le saint
Qui sonnait comme le tonnerre :
« Éloigne-toi ! Hors de ma vue,
Canasson de mauvaise augure,
Jésus Christ ne s'achète pas
Avec de l'argent ou des mots,
On n'arrive pas à ses pieds
Avec des dits de matelots.
Ici nous n'avons pas besoin
Du blanc éclat de ton squelette
Pour que joyeuse soit la danse
De Dieu le père et ses adeptes.

Tu vivais parmi les humains
En jouant sur la peur des malades
En vendant de fausses médailles
Et des croix pour les cimetières.
Alors que les autres mordaient
Dans un pauvre quignon de pain
Toi tu te remplissais le ventre
De viande rouge et d'œufs bien frais.
Vois l'araignée de la luxure
Qui se multiplie dans ton corps
Parapluie qui crache le sang
Ô chauve-souris de l'enfer ! »

Alors une porte claqua,
Un éclair traversa le ciel,
Dans les couloirs les murs tremblèrent
Et l'esprit irrespectueux
Du moine glissa vers l'arrière
Dans les abîmes de l'enfer.

SAINT ANTOINE

Assis dans un coin de l'église
L'ermite est venu se complaire
Dans la souffrance des épines
Et le martyr de la chair.

À ses pieds usés par la pluie
Tombent des pommes matérielles
Et le serpent porteur du doute
Siffle derrière les fenêtres.

Du vin des plaisir d'ici-bas
Ses lèvres sont peintes de rouge

Bientôt comme caillots de sang
Elles vont tomber de sa bouche.

Ce n'est pas tout, car ses joues montrent
À la lueur noire du soir
Les très profondes cicatrices
De ses épines génitales.

Et dans les rides de son front
Qui dans le vide se débat
À l'envi se font se défont
Les sept vices impardonnables.

AUTO PORTRAIT

Considérez, les enfants,
Ce pardessus de moine mendiant :
Je suis professeur dans un lycée obscur,
J'ai perdu ma voix en faisant la classe
(Après tout
Je fais quarante heures par semaine)
Que vous dit ma figure giflée ?
Me voir inspire pitié, n'est-ce pas ?
Et que vous suggèrent ces chaussures de curé
Qui ont vieilli sans demander leur reste.

En ce qui concerne mes yeux, à trois mètres
Je ne reconnais pas même ma propre mère.
Que m'arrive t-il ? - Rien !
Je les ai ruinés en faisant la classe :
Le manque de lumière, le soleil,
La misérable lune empoisonnée.
Et tout cela pourquoi !
Pour gagner un pain impardonnable

Dur comme la figure du bourgeois
Et avec l'odeur, avec le goût du sang.

À quoi bon naître en homme
S'ils nous font mourir en animal ?

Parce que je travaille trop, parfois
Je vois des formes étranges dans l'air,
J'entends des courses folles,
Des rires, des conversations criminelles.
Observez donc ces mains
Et ces joues blanches de cadavre,
Ces quelques cheveux qu'il me reste.
Ces rides noires infernales !
Pourtant moi aussi j'ai été comme vous,
Jeune, plein de beaux idéaux,
J'ai rêvé de fondre le cuivre
Et de polir les faces du diamant :
Aujourd'hui vous me trouvez là
Derrière ce bureau inconfortable
Abruti par la ritournelle
Des cinq-cents heures par semaine.

CHANSON

Qui es-tu toi imprévisible
Demoiselle qui te déplumes
Comme l'araignée qui se laisse
Pendre au pétale d'une rose

ODE À DES PIGEONS

Ce qu'ils sont drôles
Ces pigeons qui se moquent du monde,
Avec leurs petites plumes de couleur
Et leurs énormes ventres ronds.
Ils vont du salon à la cuisine
Comme des feuilles dispersées par l'automne
Et dans le jardin s'installent pour manger
Des mouches, un peu de tout,
Ils picorent les cailloux jaunes
Ou se dressent sur le dos du taureau :
Ils sont plus ridicules qu'un fusil
Ou qu'une rose pleine de poux.
Leurs vols élaborés, cependant,
Hypnotisent les manchots et les boiteux
Qui pensent voir en eux
L'explication de ce monde et de l'autre.
Et pourtant il ne faut pas les croire car ils possèdent
L'odorat du renard,
La froide intelligence du reptile
Et la longue expérience du perroquet.
Ils sont plus hypocrites que le professeur
Et que l'abbé qui traîne son gros ventre.
Mais à la moindre distraction ils s'élancent
Comme des pompiers pris de folie,
Ils entrent par la fenêtre dans le bâtiment
Et s'emparent du coffre-fort.

Voyons voir si un jour
Nous nous mettons réellement tous ensemble
Et nous nous montrons déterminés
Comme la poule qui défend ses poussins.

ÉPITAPHE

De stature moyenne,
Une voix ni petite ni grosse,
Fils aîné d'un professeur de primaire
Et d'une couturière d'arrière-boutique ;
Maigre de naissance
Bien que dévot aux bonnes tables ;
Les pommettes saillantes
Et les oreilles plutôt abondantes ;
Le visage carré
Où les yeux s'ouvrent à peine
Et un nez de boxeur mulâtre
Tombe sur une bouche d'idole aztèque
- Tout cela baigné
D'une lumière entre ironique et perfide -
Ni très malin ni complètement stupide
Je fus ce que je fus : un mélange
De vinaigre et d'huile d'olive
Un saucisson d'ange et de bête !

III

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

L'auteur ne répond pas des désagréments que ses écrits pourraient occasionner :

Même si cela lui pèse.

Le lecteur devra toujours se considérer comme satisfait.

Sabelius, qui en plus de théologien fut un humoriste consommé,

Après avoir réduit en poudre le dogme de la Sainte Trinité

A t-il répondu, lui, de son hérésie ?

Et s'il a fini par répondre, de quelle manière l'a t-il fait !

De quelle absurde façon !

En se basant sur quelle somme de contradictions !

Selon les docteurs de la loi ce livre ne devrait pas être publié :

Le mot arc-en-ciel n'y apparaît nulle part,

Encore moins le mot douleur,

Le mot torqué.

Chaises et tables, ça oui, figurent à foison.

Des cercueils ! Des fournitures de bureau !

Et cela me remplit d'orgueil

Car le ciel, à mes yeux, est en train de tomber en morceaux.

Les mortels qui ont lu le Tractatus de Wittgenstein
Peuvent se frapper d'une pierre sur la poitrine
Car c'est une œuvre difficile à trouver :
Mais le Cercle de Vienne s'est dissous il y a des années,
Ses membres se sont dispersés sans laisser de traces
Et moi j'ai décidé de déclarer la guerre aux cavalieri della luna.

Ma poésie peut parfaitement ne conduire nulle part :
« Les rires de ce livre sont faux ! », argumenteront mes détracteurs
« Ses larmes, artificielles ! »
« Au lieu de soupirer, dans ces pages on baille ! »
« On gigote comme un nourrisson ! »
« L'auteur se fait comprendre par des éternuements »
Très bien : je vous invite à brûler vos navires,
Comme les phéniciens je cherche à me former mon propre alphabet.

« À quoi bon embêter le public alors ? » se demanderont les amis
lecteurs :
« Si l'auteur lui-même commence à dénigrer ses écrits,
Que peut-on en attendre ! »
Attention, moi je ne dénigre rien
Ou, plutôt, j'exalte mon point de vue.
Je suis fier de mes limitations
Je porte aux nues mes créations.

Les oiseaux d'Aristophane
Enterraient dans leurs propres têtes
Les cadavres de leurs parents.
(Chaque oiseau était un véritable cimetière volant).
À mon avis,
L'heure est venue de moderniser cette cérémonie
Et moi j'enterre mes plumes dans la tête de ces messieurs-dames
lecteurs !

CASSE-TÊTE

Je ne donne le droit à personne.
J'adore un morceau de torchon.
Je déplace des tombes.

Je déplace des tombes.
Je ne donne le droit à personne.
Moi je suis un type ridicule
Aux rayons du soleil,
Fléau des boissons gazeuses
Je me meurs de rage.

Moi je n'ai pas de remède,
Mes propres cheveux m'accusent
Sur un autel de circonstance
Les machines ne pardonnent pas.

Je ris derrière une chaise,
Mon visage se couvre de mouches.

Moi je suis celui qui s'exprime mal
Exprime en vue de quoi.

Je bégaye,
Avec le pied je touche une espèce de fœtus.

À quoi bon ces estomacs ?
Qui a fait cette mixture ?

Le mieux c'est de faire l'indien.
Moi je dis une chose pour une autre.

PAYSAGE

Vois cette jambe d'homme qui tombe de la lune
Comme un arbre qui pousse vers le bas
Cette jambe effrayante qui flotte dans le vide
À peine éclairée par le rayon
De la lune et le souffle de l'oubli !

LETTRES À UNE INCONNUE

Quand les années auront passé, quand les années
Auront passé et l'air aura creusé un fossé
Entre ton âme et la mienne ; quand les années auront passé
Et je ne serai plus qu'un homme qui un jour aima, un homme qui un
instant
Se tint à tes lèvres,
Un pauvre homme fatigué de parcourir les jardins,
Où seras-tu, toi ? Où
Seras-tu, ô fille de mes baisers !

NOTES DE VOYAGE

Je suis resté éloigné de mon poste pendant des années.
J'ai voyagé, partagé des impressions avec mes interlocuteurs,
J'ai dormi ;
Mais les scènes vécues dans des époques antérieures venaient se
présenter à ma
mémoire.
Pendant le bal je pensais à des choses absurdes :
Je pensais aux salades aperçues le jour précédent
En passant devant la cuisine.

Je pensais à un nombre incalculable de choses fantastiques en lien
avec ma famille ;
Entre temps le bateau était déjà entré sur le fleuve,
Il se frayait un chemin à travers un banc de méduses.
Ces scènes photographiques affectaient mon esprit,
Elles m'obligeaient à m'enfermer dans ma cabine ;
Je me forçais à manger, je me rebellais contre moi-même,
Je constituais un danger permanent à bord
En pouvant, à n'importe quel moment, sortir avec un contre-sens.

MADRIGAL

Je me ferai millionnaire une nuit
Grâce à un truc qui me permettra de fixer les images
Sur un miroir concave. Ou convexe.

Le succès sera entier, il me semble,
Lorsque j'inventerai un cercueil à double fond
Qui permette au cadavre d'apercevoir un autre monde.

J'ai déjà bien assez trimé
Dans cette absurde course de chevaux
Où les cavaliers sont arrachés à leurs selles
Et vont tomber parmi les spectateurs.

Il est donc juste que je cherche à créer quelque chose
Qui me permette de vivre confortablement
Ou qui au moins me permette de mourir.

Je suis sûr que mes jambes tremblent,
Je rêve que je perds mes dents
Et que j'arrive en retard à un enterrement.

SOLO DE PIANO

Puisque la vie de l'homme n'est rien d'autre qu'une action à distance,
Un peu de mousse qui brille à l'intérieur d'un vase ;
Puisque les arbres ne sont rien d'autre que des meubles qui s'agitent :
Rien d'autre que des chaises et des tables en mouvement perpétuel ;
Puisque nous-mêmes ne sommes rien d'autre que des êtres
(Tout comme le dieu lui-même n'est rien d'autre que dieu)
Puisque nous ne parlons pas pour être écoutés,
Mais pour que les autres parlent
Et que l'écho précède les voix qui le produisent ;
Puisque nous est même refusée la consolation d'un chaos
Dans ce jardin qui baille et qui se remplit d'air,
Un casse-tête qu'il faudrait résoudre avant de mourir
Pour pouvoir ressusciter tranquillement
Une fois la femme utilisée jusqu'à l'excès ;
Puisqu'il existe aussi un paradis en enfer,
Permettez que moi aussi je fasse quelques choses :

Moi je veux faire un bruit avec les pieds
Et je veux que mon âme trouve son corps.

LE PÈLERIN

Votre attention, mesdames et messieurs, un moment d'attention :
Tournez-vous un instant de ce côté de la république,
Oubliez pour une nuit vos petites affaires personnelles,
Le plaisir et la douleur peuvent attendre à la porte :
Une voix se fait entendre de ce côté de la république.
Votre attention, mesdames et messieurs, un moment d'attention !

Une âme conservée en bouteille durant des années
Dans une espèce d'abîme sexuel et intellectuel

Ne s'alimentant que pauvrement par le nez
Désire par vous être entendue.
Je désire être informé en certaines matières,
J'ai besoin d'un peu de lumière, le jardin se couvre de mouches,
Ma santé mentale est désastreuse,
Et je raisonne à ma manière ;
Tout en disant cela je vois une bicyclette appuyée sur un mur,
Je vois un pont,
Et une voiture qui disparaît entre les immeubles.

Vous, vous vous coiffez, n'est-ce pas, vous allez à pied dans les jardins,
Sous la peau vous avez une autre peau,
Vous, vous possédez un septième sens
Qui vous permet d'entrer et sortir automatiquement.
Mais moi je suis un enfant qui appelle sa mère derrière les rochers,
Je suis un pèlerin qui fait sauter les cailloux à hauteur de son nez,
Un arbre qui demande en criant qu'on le couvre de feuilles.

PAROLES POUR TOMÁS LAGO

Avant d'entrer en matière,
Avant, mais alors bien avant d'entrer en esprit,
Pense un peu à toi-même, Tomás
Lago, et prends en compte ce qui est à venir
Prends aussi en compte ce qui s'échappera à jamais
De toi, de moi,
De toutes les personnes qui nous écoutent.

Je veux parler d'une ombre,
De ce morceau d'existence que tu traînes
Comme une bête à qui il faut donner à manger et à boire
Et je veux parler d'un objet,
De ces meubles d'art que tu collectionnes avec horreur,
De ces couronnes mortuaires, de ces épouvantables selles de cheval

(Je veux parler d'une lumière.)

Je t'ai vu pour la première fois à Chillán
Dans une salle remplie de chaises et de tables
À quelques pas de la tombe de ton père.
Tu mangeais un poulet froid,
À grandes gorgées tu faisais entendre une bouteille de vin.

Dis-moi d'où tu étais arrivé.
Le nocturne continua le voyage vers le sud,
Toi tu faisais un voyage de plaisance
Ou peut-être te présentais-tu en costume d'anonyme ?

À cette époque-là tu étais déjà un homme âgé,
Puis sont venues les cours de récréation
Qui ressemblaient plutôt à des abattoirs d'êtres humains :
Il fallait presque toute la nuit en tramway
Pour rejoindre cet endroit maudit,
Ces latrines couvertes de fleurs.

Sont venues aussi ces conférences désorganisées,
La poussière mortelle de la Foire du Livre,
Sont venues, Tomás, ces élections angoissantes,
Les illusions et les hallucinations.

Comme tout cela a été triste !
Si triste ! Mais si joyeux à la fois !
Quel spectacle édifiant avons-nous donné
Avec nos blessures, avec nos douleurs !
Ce à quoi est venu s'ajouter un violent désir,
Une crainte,
Sont venues s'ajouter des milliers de petites douleurs,
Est venue s'ajouter, enfin, une douleur plus profonde et plus aiguë !

Pense donc un moment à ces choses-là,
Dans le peu, dans le rien qu'il va rester de nous,
Si tu le veux, pense à l'au-delà,

Parce qu'il est juste de penser
Et qu'il est utile de croire que nous pensons.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

Ce qui est sûr c'est que j'allais d'un côté à l'autre,
Me cognant aux arbres parfois,
Ou contre les mendiants,
Je me frayais un chemin dans une forêt de chaises et de tables,
Entre mes pas affolés, je voyais tomber les grandes feuilles.
Mais tout était inutile,
À chaque fois, je m'enfonçais un peu plus dans une sorte de gelée ;
Les gens riaient de mes emportements,
Les individus s'agitaient dans leurs fauteuils comme des algues
remuées par les vagues
Et les femmes me lançaient des regards de haine
Me faisant monter, me faisant descendre,
Me faisant pleurer et rire contre ma volonté.

De tout cela surgit un sentiment de dégoût,
Une tempête de phrases incohérentes,
De menaces, d'insultes, de serments qui n'avaient rien à voir,
Je fus pris de mouvements de hanches qui m'épuisaient,
De ces danses funèbres
Qui me laissaient sans souffle
Et m'empêchaient de relever la tête des jours durant,
Des nuits durant.

J'allais d'un côté à l'autre, c'est vrai,
Mon esprit flottait entre les rues
Cherchant quelque secours ou un peu de tendresse;
Muni d'une feuille de papier et d'un crayon j'entrais dans les
cimetières
Résolu à ne pas me laisser tromper.
Je tournais sans cesse autour de la même question,
J'observais les choses de très près

Ou alors dans un accès de colère je m'arrachais les cheveux.

C'est ainsi que je fis mes débuts dans les salles de classe,
Tel un blessé par balle je me traînai dans les clubs et les salons,
De chaque maison je passai le seuil,
Usant de mots tranchants, je cherchai à entrer en communication avec
les spectateurs.
Eux lisaient le journal
Ou disparaissaient derrière un taxi.

Où aller alors !
À cette heure-là les commerces étaient déjà fermés ;
Je repensais à cette rondelle d'oignon aperçue au dîner
Et à l'abîme qui nous sépare des autres abîmes.

EL TÚNEL

Je passai une époque de ma jeunesse chez mes tantes
Suite à la mort d'un homme qui leur était intimement liée
Dont le fantôme les dérangeait sans pitié
Leur faisant la vie impossible.

Au début je restai sourd à leurs télégrammes
À leurs épîtres conçues en un langage d'une autre époque
Remplies d'allusions mythologiques
Et de noms propres qui m'étaient inconnus
Nombre d'entre eux appartenant à des sages de l'antiquité
À des philosophes de moindre envergure
À de simples voisins de la localité qu'elles habitaient.

Du jour au lendemain abandonner l'université
Couper avec les plaisirs de la vie courtoise
Interrompre tout
Et cela pour satisfaire aux caprices de trois anciennes hystériques

Dont les problèmes personnels étaient de toute sorte
C'était, pour quelqu'un comme moi,
Une issue peu enthousiasmante
Une idée à tirer par les cheveux.

Je vécus quatre ans à El Túnel, pourtant,
Quatre ans en compagnie de ces femmes redoutables
Quatre ans d'un martyr constant
Du matin jusqu'au soir.
Les heures d'allégresse que je passai sous les arbres
Se transformèrent vite en semaines d'ennui
En des mois d'une angoisse que je cherchais à dissimuler au mieux
Afin de ne pas éveiller la curiosité à l'égard de ma personne,
Elles se transformèrent en des années de ruine et de misère
En des siècles que mon âme vécut emprisonnée
À l'intérieur d'une bouteille de table !

Ma conception spiritualiste du monde
Me plaçait dans cette situation sur un plan de franche infériorité :
Je voyais tout au travers d'un prisme
Au fond duquel les images de mes tantes s'entrelaçaient comme des
fils vivants
Formant une espèce de maille impénétrable
Qui blessait ma vue en la rendant toujours plus inefficace.

Un jeune homme sans le sou ne se rend pas compte des choses.
Il vit sous une cloche de verre qu'on appelle Art
Qu'on appelle Luxure, qu'on appelle Science,
Il tente d'établir le contact avec un monde de relations
Qui n'existent que pour lui et pour un petit groupe d'amis.

Sous l'effet d'une espèce de vapeur d'eau
Qui s'infiltrait par le sol de la chambre
Inondant l'atmosphère jusqu'à rendre tout invisible
Je passais mes nuits à mon bureau
Absorbé dans la pratique de l'écriture automatique.

Mais à quoi bon aller plus loin en ces matières désagréables
Ces matrones-là se moquèrent misérablement de moi
Avec leurs fausses promesses, leurs étranges fantaisies,
Avec leurs douleurs savamment simulées.
Elles réussirent à me tenir dans leurs filets pendant des années
M'obligeant tacitement à travailler pour elle
À des tâches agricoles
Dans le négoce de bétail
Jusqu'à ce qu'une nuit, par le trou de la serrure,
Je réalise que l'une d'entre elles
Ma tante paralytique !
Marchait parfaitement sur la pointe de ses jambes
Et que, la rage au ventre, je retourne à la réalité.

LA VIPÈRE

Durant de longues années je fus condamné à adorer une femme
méprisable
À me sacrifier pour elle, à souffrir humiliations et moqueries
innombrables,
À travailler jour et nuit pour la nourrir et l'habiller,
À organiser quelques méfaits, à commettre quelques fautes,
À réaliser, à la lueur de la lune, quelques menus cambriolages,
Des falsifications de documents compromettants,
Sous peine de tomber en disgrâce devant ses yeux fascinants.
Dans les moments de compréhension, nous avions l'habitude de nous
rendre dans des parcs
Nous faisant photographier ensemble aux commandes d'une barque à
moteur,
Ou bien nous allions dans un café dansant
Pour nous livrer à une danse effrénée
Qui se prolongeait jusqu'aux heures tardives de l'aube.

De longues années je vécus prisonnier du charme de cette femme
Qui venait se présenter à mon bureau entièrement nue

Exécutant les contorsions les plus difficilement imaginables
Dans le but d'incorporer ma pauvre âme à son orbite
Et, surtout, pour tirer de moi jusqu'au dernier centime.
Toute relation avec ma famille m'était strictement interdite.
Mes amis étaient tenus à distance au moyen de propos diffamatoires
Que la vipère faisait publier dans un journal de sa propriété.
Animée d'une passion délirante, elle ne me laissait pas un instant de trêve,
Exigeant péremptoirement que je baise sa bouche
Et que je réponde sans attendre à ses demandes imprudentes
Nombre d'entre elles en rapport avec l'éternité et la vie future
Des thèmes qui me laissaient dans un état lamentable,
Bourdonnements dans les oreilles, nausées intermittentes,
évanouissements prématurés
Dont elle savait tirer profit avec cet esprit pratique qui la caractérise
Pour s'habiller rapidement sans perdre de temps
Et abandonner mon appartement en me faisant un pied de nez.

Cette situation dura plus de cinq ans.

À certains moments nous vivions ensemble dans une pièce ronde
Que nous payions à parts égales dans un quartier de luxe proche du cimetière.

(Certaines nuits, nous dûmes interrompre notre lune de miel
Pour faire face aux rats qui s'introduisaient par la fenêtre).

La vipère tenait un livre de comptes minutieux

Dans lequel elle notait jusqu'au moindre centime que je lui demandais
de me prêter ;

Elle ne me laissait pas utiliser la brosse à dents que moi-même lui
avais offert

Et elle m'accusait d'avoir ruiné sa jeunesse :

Des éclairs dans les yeux, elle m'obligeait à comparaître devant le juge

Et à lui payer dans un prudent délai une partie de mes dettes

Car elle avait besoin de cet argent pour poursuivre ses études

Je me retrouvai alors à la rue à vivre de l'aumône publique,

À dormir sur les bancs des places,

Où je fus trouvé plusieurs fois moribond par la police

Au milieu des premières feuilles de l'automne.

Heureusement, les choses ne restèrent pas ainsi bien longtemps,

Car un jour où je me trouvais encore sur une place
Posant devant un appareil photographique
De délicieuses mains féminines soudain me cachèrent la vue
Tandis qu'une voix pleine d'amour me demandait qui suis-je.
Tu es mon amour, répondis-je avec sérénité.
Mon ange, dit-elle nerveusement,
Laisse-moi m'asseoir une fois de plus sur tes genoux !
Alors je me rendis compte qu'elle se présentait maintenant vêtue d'un
petit pagne.
Ce fut une rencontre mémorable, bien que remplie de notes
discordantes :
Je me suis acheté un terrain, pas loin de l'abattoir, s'exclama t-elle,
Je pense y construire une espèce de pyramide
Où nous puissions passer les derniers jours de notre vie.
J'ai terminé mes études, j'ai obtenu mon diplôme d'avocat,
Je dispose d'un capital confortable ;
Consacrons-nous à un négoce productif, tous les deux, mon amour,
ajouta t-elle,
Loin du monde, construisons notre nid.
Arrête-là tes stupidités, répliquai-je, tes projets ne m'inspirent pas
confiance,
N'oublie pas que d'un moment à l'autre ma vraie femme
Peut nous plonger dans une misère épouvantable.
Mes enfants ont bien grandi, le temps a passé,
Je suis au bout du rouleau, laisse-moi me reposer un instant,
Apporte-moi un peu d'eau, femme,
Trouve-moi de quoi manger quelque part,
Je suis mort de faim,
Je ne peux plus travailler pour toi,
Tout est fini entre nous.

LE PIÈGE

En ce temps-là, je fuyais les scènes par trop mystérieuses.
Comme les malades de l'estomac qui évitent les lourds repas
Je préférais rester chez moi à élucider certaines questions
Relatives à la reproduction des araignées,
C'est pourquoi je me retirais dans le jardin
Et n'apparaissais plus en public jusqu'à une heure avancée de la nuit ;
Ou bien, en bras de chemises, dans une attitude de défi,
Je lançais des regards furieux à la lune
Voulant par là éviter ces pensées atrabilaires
Qui se collent comme des polypes à nos âmes.
Dans la solitude, j'avais de moi-même une maîtrise absolue,
J'allais d'un côté à l'autre en pleine conscience de mes actes
Ou je m'allongeais entre les planches de la cave
Et là je rêvais, j'imaginai des mécanismes, je résolvais les petits
problèmes de dernière minute.
C'est dans ces moments-là que je mettais en pratique ma célèbre
méthode onirique
Qui consiste à se faire violence à soi-même et à rêver ce que l'on
souhaite,
À déclencher des scènes préparées d'avance avec la participation de
l'au-delà.
De cette façon, je parvenais à obtenir de précieuses informations
Relatives à une série de doutes qui nous affectent :
Voyages à l'étranger, confusions érotiques, complexes religieux.
Mais toutes ces précautions restaient insuffisantes
Puisque pour des raisons bien difficiles à expliquer
Je me mettais à glisser automatiquement sur une espèce de plan
incliné,
Comme un ballon qui se dégonfle mon âme perdait de l'altitude,
L'instinct de survie cessait de fonctionner
Et dépourvu du moindre repère,
Je tombais fatalement dans le piège du téléphone
Qui comme un abyme attire les objets qui l'entourent
Et de mes mains tremblantes je composais ce maudit numéro
Qu'encore aujourd'hui je répète automatiquement pendant mon

sommeil.

D'incertitude et de misère étaient ces quelques secondes
C'est que moi, comme un squelette debout devant cette table infernale
Couverte d'une cretonne jaune,

J'attendais une réponse de l'autre bout du monde,
L'autre moitié de mon être enfermée dans un trou.

Les sons entrecoupés du téléphones

Produisaient en moi l'effet des machines perforatrices des dentistes,
S'incrustaient dans mon âme comme des aiguilles lancées de tout là-
haut

Et puis, le moment venu,

Je me mettais à transpirer et à bégayer fébrilement.

Ma langue, dont l'aspect rappelait un steak de bœuf,

S'interposait entre moi et mon interlocutrice

Comme ces rideaux noirs qui nous séparent des morts.

Je n'avais pas envie de soutenir ces conversations trop intimes

Que moi-même, cependant, je provoquais de façon maladroite

D'une voix haletante, chargée d'électricité.

M'entendre appelé par mon prénom

Sur ce ton de familiarité forcée

Produisait en moi un mal-être diffus,

Des angoisses localisées que j'essayais de conjurer

Par une méthode rapide de questions-réponses

Créant chez elle un état d'effervescence pseudo-érotique

Qui finalement se répercutait en moi-même

Sous la forme d'érections naissantes et d'une sensation d'échec
profond.

Alors je me forçais à rire, avant de sombrer dans un état de prostration
mentale.

Ces discussions absurdes se prolongeaient pendant des heures

Jusqu'à ce que la gérante de la pension apparaisse derrière le paravent

Interrompant brusquement notre idylle stupide,

Ces contorsions de qui au ciel postule

Et ces catastrophes ô combien déprimantes pour mon esprit

Qui ne cessaient complètement à raccrocher le téléphone

Puisque, en général, nous accordions

De nous voir le jour suivant dans un café

Ou à la porte d'une église dont je ne veux pas me rappeler le nom.

LES VICES DU MONDE MODERNE

Les délinquants modernes

Ont l'autorisation de se rendre quotidiennement dans les parcs et les jardins.

Équipés de puissantes lunettes et de montres de poche

Ils saccagent les kiosques la mort à leurs côtés

Et installent leurs laboratoires dans les rosiers en fleurs.

De là ils contrôlent les photographes et les mendiants qui déambulent alentour

Cherchant à élever un petit temple à la misère

Et si l'opportunité se présente, ils n'hésitent pas à s'emparer d'un cireur de bottes mélancolique.

La police terrorisée fuit devant de tels monstres

En direction du centre de la ville

Où éclatent les grands incendies de fin d'année

Et un protestant cagoulé s'en prend à deux mères de la charité.

Les vices du monde moderne :

L'automobile et le cinéma sonore,

Les discriminations raciales,

L'extermination des peaux rouges,

Les tours de la banque,

La catastrophe des personnes âgées,

Le commerce illégal de blanches aux mains de sodomites internationaux,

L'auto-publicité et la gourmandise,

Les Pompes Funèbres,

Les amis personnels de son excellence,

L'élévation du folklore à une catégorie de l'esprit,

L'abus de stupéfiants et de la philosophie,

Le ramollissement des hommes touchés par la fortune,

L'auto-érotisme et la cruauté sexuelle,

L'exaltation de l'onirique et du subconscient au détriment du sens commun,

L'excès de confiance dans les sérums et les vaccins,

La divinisation du phallus,

La politique internationale de jambes écartées parrainée par la presse réactionnaire,
Le désir sans mesure de pouvoir et de profit,
La ruée vers l'or,
La danse fatidique des dollars,
La spéculation et l'avortement,
La destruction des idoles,
Le développement exagéré de la diététique et la psychopédagogie,
Le vice de la danse, de la cigarette, du jeu,
Les gouttes de sang qu'on retrouve souvent sur les draps des jeunes mariés,
La folie de la mer,
L'agoraphobie et la claustrophobie,
La désintégration de l'atome,
L'humour sanglant de la théorie de la relativité,
Le délire du retour au ventre maternel,
Le culte de l'exotique,
Les accidents aéronautiques,
Les incinérations, les purges de masse, la rétention des passeports,
Tout cela parce que,
Parce que cela donne le vertige,
L'interprétation des rêves,
Et la diffusion de la radiomanie.

Ainsi que nous venons de le démontrer,
Le monde moderne se compose de fleurs artificielles,
Cultivées sous des cloches de verre ressemblant à la mort,
Il est formé de stars de cinéma,
Et de boxeurs en sang qui combattent au clair de lune,
Il se compose d'hommes rossignols qui contrôlent la vie économique des nations,
Par des mécanismes qu'il est facile d'expliquer;
Ceux-ci vont généralement vêtus de noir comme les annonceurs de l'automne
Et se nourrissent de racines et d'herbes sauvages.
Pendant ce temps les sages, dévorés par les rats,
Pourrissent dans les sous-sols des cathédrales,
Et les nobles âmes sont implacablement poursuivies par la police.

Le monde moderne est un grand cloaque,
Les restaurants de luxe sont envahis de cadavres digestifs
Et d'oiseaux qui planent dangereusement à basse altitude.
Ce n'est pas tout : les hôpitaux débordent d'imposteurs,
Sans parler des héritiers de l'esprit qui établissent leurs colonies dans
l'anus des patients fraîchement opérés.

Les industriels modernes souffrent parfois de l'effet de l'atmosphère
empoisonnée,
Près de leurs métiers à tisser, il n'est pas rare qu'ils soient pris de
l'effroyable maladie du sommeil
Qui les transforme peu à peu en des espèces d'anges.
Ils nient l'existence du monde physique
Et se vantent d'être de pauvres fils du sépulcre.
Cependant, le monde a toujours été ainsi.
La vérité, comme la beauté, ne se crée ni ne se perd
Et la poésie réside dans les choses, ou elle n'est qu'un simple mirage de
l'esprit.
Je reconnais qu'un tremblement de terre bien conçu
Peut en finir, en quelques secondes, avec une ville riche de traditions,
Et qu'un bombardement aérien minutieux
Renverse arbres, chevaux, trônes, musique.
Mais qu'importe tout cela
Si, tandis que la plus grande danseuse du monde
Meurt pauvre et abandonnée dans un petit village du sud de la
France,
Le printemps rend à l'homme une partie des fleurs disparues.

Essayons d'être heureux, c'est ce que je recommande, en suçant la
misérable moitié humaine,
Extrayons-en le liquide régénérateur,
Chacun en accord avec ses inclinations personnelles.
Agrippons-nous à cette loque divine !
Hors d'haleine et effrayants,
Mordons ces lèvres qui nous rendent fous ;
Le sort en est jeté.
Respirons ce parfum excitant et destructeur
Et vivons un jour de plus la vie des êtres élus :

De ses aisselles l'homme extraie la cire avec laquelle il forge le visage
de ses idoles.

Et du sexe de la femme la paille et l'argile de ses temples.

C'est pour tout cela

Que j'entretiens un pou dans ma cravate

Et que je souris aux imbéciles qui descendent des arbres.

LES TABLES

J'ai rêvé que je me trouvais dans un désert et que, dégoûté de moi-même,

Je commençais à frapper une femme.

Il faisait froid à en crever ; il fallait faire quelque chose,

Faire du feu, faire un peu d'exercice ;

Mais moi j'avais mal à la tête, je me sentais fatigué

Tout ce que je voulais, c'était dormir, c'était mourir.

Mes habits étaient tout imbibés de sang

Et entre mes doigts on distinguait quelques cheveux

- Les cheveux de ma pauvre mère -

« Pourquoi maltraites-tu ta mère » me demandait alors une pierre

Une pierre couverte de poussière « pourquoi la maltraites-tu ».

Moi je ne savais pas d'où venaient ces voix qui me faisaient trembler

Je regardais mes ongles et me les mordais.

J'essayais en vain de penser à quelque chose

Mais je ne voyais autour de moi qu'un désert

Et je voyais l'image de cet idole,

Mon dieu qui me regardait faire.

Alors des oiseaux sont apparus

Et au même moment dans l'obscurité j'ai découvert quelques pierres.

Dans un effort suprême j'ai réussi à distinguer les tables de la loi :

« Nous sommes les tables de la loi », disaient-elles

« Pourquoi maltraites-tu ta mère »

« Tu vois ces oiseaux qui sont venus se poser sur nous »

« Ils sont là pour consigner tes crimes »

Mais moi je baillais, ces admonitions m'ennuyaient.

« Faites fuir ces oiseaux », ai-je dit à voix haute
« Non » a répondu une pierre
« Ils représentent tes différents péchés »
« Ils sont là pour t'observer »
Alors je me suis tourné à nouveau vers ma dame
Et me suis mis à la battre plus fort qu'auparavant
Pour se maintenir éveillé il fallait faire quelque chose
J'étais dans l'obligation d'agir
Sous peine de tomber de sommeil entre les pierres
Entre les oiseaux.
J'ai sorti alors une boîte d'allumettes d'une de mes poches
Et j'ai décidé de brûler le buste du dieu
J'avais effroyablement froid, j'avais besoin de me réchauffer
Mais ce feu-là ne dura que quelques secondes.
Désespéré j'ai cherché les tables à nouveau
Mais elles avaient disparu :
Les pierres n'étaient plus là
Ma mère m'avait abandonné.
Je me suis touché le front ; mais non :
Je n'en pouvais plus.

SOLILOQUE DE L'INDIVIDU

C'est moi, l'individu.
Au début j'ai vécu dans une grotte
(J'ai gravé dans la roche diverses formes).
Puis j'ai cherché un lieu plus approprié.
Moi, l'individu.
Au début, j'ai dû me procurer de quoi manger,
Chercher des poissons, des oiseaux, chercher du bois
(Le temps viendrait où se préoccuper du reste).
Faire un feu,
Du bois, du bois, où trouver un peu de bois,
Un peu de bois pour faire un feu,

C'est moi, l'individu.
En même temps, je m'interrogeais,
J'ai été jusqu'à un abîme rempli d'air ;
Une voix m'a répondu :
C'est moi, l'individu.
Puis j'ai voulu changer de grotte,
Là encore j'ai gravé des formes,
J'ai gravé une rivière, des buffles,
J'ai gravé un serpent
Moi, l'individu.
Et puis non. J'en ai eu marre des choses que je faisais
Le feu me dérangeait,
Je voulais voir plus,
Moi, l'individu.
Je suis descendu dans une vallée baignée par une rivière
J'ai trouvé là ce dont j'avais besoin,
J'ai trouvé un peuple sauvage,
Une tribu,
Moi, l'individu.
J'ai vu qu'ils y faisaient des choses,
Ils gravaient des formes dans la pierre,
Ils faisaient du feu, eux aussi faisaient du feu !
C'est moi, l'individu.
Ils m'ont demandé d'où je venais.
J'ai répondu que oui, que je n'avais pas de projet bien clair,
J'ai répondu que non, que l'on verrait.
Bien.
Ensuite, j'ai ramassé une pierre que j'ai trouvée dans une rivière
Et j'ai commencé à travailler avec elle,
J'ai commencé à la polir,
J'en ai fait une partie de ma propre vie.
Mais cette histoire est bien trop longue.
J'ai coupé quelques arbres pour naviguer,
J'ai cherché des poissons,
J'ai cherché des choses et d'autres,
(Moi, l'individu).
Jusqu'à ce que j'en ai marre à nouveau.

Marre des tempêtes,
Du tonnerre, des éclairs,
Moi, l'individu.
Bien. Je me suis mis à réfléchir un peu,
Des questions stupides me venaient à l'esprit.
De faux problèmes.
Alors j'ai commencé à errer dans les bois,
Je suis arrivé à un arbre et puis à un autre.
Je suis arrivé à une source,
À une fosse où on pouvait voir des rats :
Me voici, ai-je dit,
N'auriez-vous pas vu par ici une tribu,
Un peuple sauvage qui fasse du feu ?
C'est ainsi que je suis allé vers l'ouest,
Accompagné d'autres êtres,
Ou plutôt seul.
Il faut voir pour croire, me disait-on,
Moi, l'individu.
Je voyais des formes dans l'obscurité,
Des nuages peut-être,
Je voyais des nuages, je voyais des éclairs,
Avec tout cela, plusieurs jours avaient passé,
Je me sentais mourir ;
J'ai inventé des machines,
J'ai construit des horloges,
Des armes, des véhicules,
C'est moi, l'individu.
J'avais à peine le temps d'enterrer mes morts,
J'avais à peine le temps de cultiver,
Moi, l'individu.
Des années plus tard, j'ai conçu certaines choses,
Des formes,
J'ai passé les frontières,
Et je suis resté immobile dans une espèce de nid,
Dans une barque, pendant quarante jours,
Quarante nuits,
Moi, l'individu.

Alors il y a eu des sécheresses,
Il y a eu des guerres,
Des types de couleur sont entrés dans la vallée,
Mais moi je me devais de continuer,
Je devais produire.
J'ai produit de la science, des vérités immuables,
J'ai produit des tanagras.
J'ai donné vie à des livres de plusieurs milliers de pages,
Mon visage a enflé,
J'ai construit un phonographe,
La machine à coudre,
Les premières automobiles sont apparues,
C'est moi, l'individu.
Quelqu'un ségréguait des planètes,
Ségréguait des arbres !
Mais moi, je ségréguais des outils,
Des meubles, des accessoires de bureau,
C'est moi, l'individu.
Des villes ont été construites,
Des routes,
Les institutions religieuses sont passées de mode,
On cherchait la joie, on cherchait le bonheur,
C'est moi, l'individu.
Puis j'ai décidé de voyager plutôt,
De pratiquer, de pratiquer les langues,
Les langues,
Moi, l'individu.
J'ai regardé par le trou de la serrure,
Oui j'ai regardé, que dis-je, j'ai regardé,
Pour effacer mes doutes, j'ai regardé
Derrière les rideaux,
Moi, l'individu.
Bien.
Ce serait peut-être mieux que je retourne dans cette vallée,
Dans cette grotte que j'avais pour foyer,
Et que je recommence à graver,
Du début à la fin graver

Le monde à l'envers.
Mais non : la vie n'a pas de sens.



Éditions
Maison
Rose

editionsmaisonrose@riseup.net